



la plaine, la poésie

bulletin #8 de l'Association des amis de Gustave Roud

À Philippe Jaccottet	4
Le Sentier littéraire Gustave Roud	5
Entretien avec les éditeurs des <i>Œuvres complètes</i> de Gustave Roud	6
Gustave Roud, écrivain voyageur	10
Portfolio : échappées	18
Hommages	23
Sur une photographie de Gustave Roud	27



Gustave Roud, vers 1930, © Fonds photographique Gustave Roud/Subilia, BCUL, AAGR

« J'ai été tenté par l'étranger », avait Gustave Roud à Gérard Valbert, précisant même que c'est dans la campagne italienne qu'il s'est senti au plus près de lui-même. Pourtant, c'est le Jorat que le poète arpente surtout, flânant dans un rayon de quinze kilomètres autour de sa demeure de Carrouge. Le voyage, en définitive, n'est qu'exception. Or c'est bien à ce thème inattendu que s'attache la nouvelle livraison de *La plaine, la poésie*. Bruno Pellegrino retrace les « échappées » – rares mais non moins marquantes – que Roud a effectuées en Europe, que ce soit

à Paris, en Italie, ou en Autriche, sur les traces de Georg Trakl. Dans l'entretien qu'ils nous ont accordé, les chercheurs du « chantier » Roud reviennent sur les quatre années écoulées, et relatent la manière dont ils se sont frayé un chemin dans l'œuvre foisonnante du poète, photographe, critique et traducteur dont les œuvres complètes paraîtront l'an prochain. Quant au portfolio, il témoigne des flâneries de Roud qui, appareil en bandoulière, capte des scènes parfois insolites et des paysages fugaces. Le parcours se termine avec des textes hommages de Blaise Hoffmann, Jean Prod'hom,

et Daniel de Roulet, connus pour leurs récits de voyage ou leur attachement au Jorat. C'est, enfin, la photographie de trois jeunes femmes en marche qui inspire, à Antoine de Baecque, l'« Adieu » qui clôt ce numéro.

ANNE-FRÉDÉRIQUE SCHLÄPFER



L'Association des amis de Gustave Roud publie, en novembre 2021, son dix-huitième *Cahier Gustave Roud*, avec la correspondance

échangée entre le poète et l'écrivain Yves Velan (1925-2017). Ce dialogue, qui a duré de 1949 à 1974, met en relation deux hommes aussi différents qu'il est possible de l'être, deux créateurs qui ont laissé chacun à leur manière une empreinte durable dans l'histoire culturelle romande. Le travail de préparation à l'édition est le fruit d'un master de spécialisation en histoire du livre et édition critique mené à l'université de Lausanne. Il a été conduit avec le soutien de l'Association pour la promotion de l'œuvre d'Yves Velan, à La Chaux-de-Fonds. Édition établie et présentée par Nadia Hachemi sous la direction de Stéphane Pétermann.

› <https://www.gustave-roud.ch/documents/cahiers-gustave-roud/>

—

Lors de notre Assemblée générale du 12 septembre 2020, sous les arbres du verger de la maison de Roud, nous avons inauguré la nouvelle version du Sentier littéraire Gustave Roud en présence de deux des quatre écrivains ayant contribué à ce projet : Daniel Maggetti et Bruno Pellegrino. Voir à ce sujet l'article dans le présent bulletin, à la page 5.

› <https://www.gustave-roud.ch/sentier>

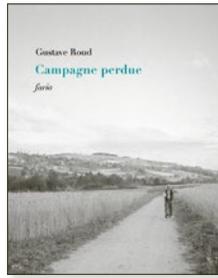
—

En juillet 2020, l'AAGR a signé un contrat avec les Éditions Zoé, à Genève, pour la publication des *Œuvres complètes* de Gustave Roud, dont la sortie, en quatre volumes réunis dans un coffret, est prévue pour l'automne 2022. La maison d'édition genevoise sera désormais aussi le partenaire privilégié de notre association pour les publications de textes de Roud au format de poche.

› <https://www.editionszoe.ch>

—

Les publications de l'œuvre de Roud se poursuivent, chez plusieurs éditeurs, aussi bien en Suisse qu'en France. Une



édition de poche de *Campagne perdue* a paru aux Éditions Fario à Paris en octobre 2020, avec une postface de Stéphane

Pétermann. Le même éditeur va réimprimer *Le Repos du cavalier*, qu'il avait publié en 2009 et qui est épuisé, dans une nouvelle présentation. En avril 2021, les Éditions Zoé, à Genève, ont sorti *Essai pour un paradis* suivi de *Pour un moissonneur*, avec une belle préface de Maryline Desbiolles et des photographies de l'auteur. Zoé prépare, sur le même modèle, une nouvelle édition d'*Air de la solitude*. Enfin, les *Lettres à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke ont paru dans la version de Roud aux Éditions Allia, à Paris, en septembre 2020. L'éditeur parisien entend poursuivre avec un volume de poèmes de Trakl traduits par Roud.



› <https://editionsfario.fr>
› <https://www.editionszoe.ch>
› <https://www.editions-allia.com/>

—

Le roman de Bruno Pellegrino, *Là-bas, août est un mois d'automne* (Éditions Zoé, 2018), a été publié dans la collection « Zoé Poche » avec une postface de Michel Audétat – texte extrait de son discours prononcé lors de la cérémonie de remise



du prix Alice-Rivaz 2018. La couverture porte toujours le même portrait de Madeleine Roud photographiée par son frère.

› <https://www.editionszoe.ch>

À Philippe Jaccottet

STÉPHANE PÉTERMANN

Il n'y a pas de recours contre la mort, sinon cette vision de l'éternel qui nous fut accordée alors, si fugitive qu'elle ait pu être. Vous le saviez, cher ami, et votre présence aujourd'hui à mes côtés, plus vraie que la réelle, est venue miséricordieusement me le rappeler.

Gustave Roud, « Lettre à Philippe Jaccottet », *Gazette de Lausanne*, 4-5 juin 1955

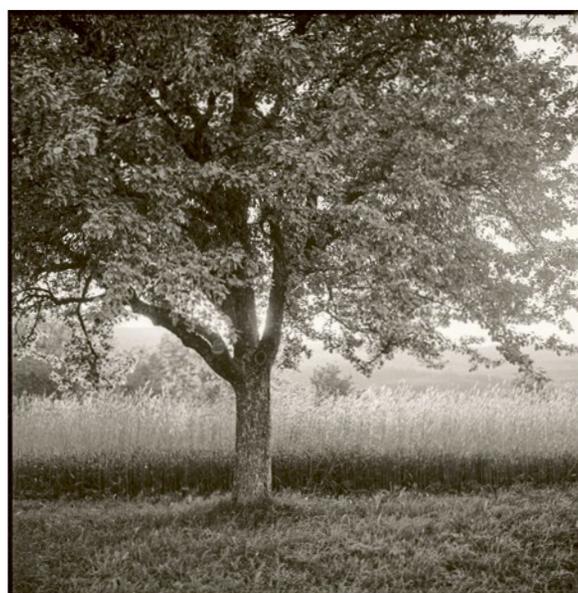
Le poète suisse Philippe Jaccottet est mort le 24 février 2021, à l'âge de nonante-cinq ans, à son domicile de Grignan, dans la Drôme (France). Avec lui, c'est un membre important de notre association qui disparaît. Avant d'être des amis de Gustave Roud au sein de l'AAGR, dès sa fondation, Jaccottet avait été un ami et un proche du poète.

Leur correspondance témoigne d'une relation qui a commencé dans l'admiration du cadet pour l'aîné, pour s'achever dans le compagnonnage poétique, Jaccottet prenant une part toujours plus grande dans la construction de l'œuvre de Roud, qui accordait au poète célébré en France une confiance qu'il se refusait sans doute à lui-même.

Jaccottet a accompagné Roud jusque dans ses derniers instants, et il a été l'exécuteur testamentaire du poète. Avec Françoise Subilia, il a veillé sur l'œuvre de Roud, en a assuré la publication et la diffusion dès les années qui ont suivi sa mort. Il y a mis la rigueur qui lui était coutumière, faisant bénéficier l'œuvre de Roud de ses relations dans le



Philippe Jaccottet, rue de Furstemberg (Paris), 1987, © Florence Poncet, Paris



milieu littéraire, de sa réputation aussi, opérant des choix exigeants qui ne sont sans doute plus les nôtres aujourd'hui. Jaccottet n'a jamais manqué de rappeler publiquement sa dette à Roud, dont la rencontre a été pour lui, selon ses propres mots, « décisive », et à qui il a consacré la première monographie publiée, en 1967, aux Éditions Seghers. C'est enfin grâce à Philippe Jaccottet que l'œuvre de Roud a pu entrer dans la collection « Poésie » des Éditions Gallimard, en 2002.

Si les poèmes de Roud ont autant de lecteurs aujourd'hui, c'est notamment à Jaccottet qu'ils le doivent. L'AAGR rend hommage au poète et à l'ami qu'il a été pour notre écrivain.

Le Sentier littéraire Gustave Roud

LAURE-ADRIENNE ROCHAT ET FLORENCE GRIVEL

Auteur d'un *Petit traité de la marche en plaine* (1932), Gustave Roud a inlassablement parcouru le Jorat. De nombreux toponymes apparaissent dans ses proses. Villages et lieux-dits plus ou moins éloignés de sa ferme carrougeoise sont nommés au fil des pages, ancrant sa quête poétique d'un paradis terrestre dans la région où il a vécu.

Le Sentier littéraire Gustave Roud, inauguré en 2012, permet aux lecteurs de Roud de découvrir certains de ces lieux. Cet itinéraire pédestre et littéraire relie plusieurs fermes, granges et parcelles de champ ou de forêt où vivaient et travail-

laient les paysans évoqués dans l'œuvre. Sur les collines dépeintes dans *Campagne perdue* et *Haut-Jorat* ou en forêt, le long de la rivière qui porte aussi le nom de Carrouge, les promeneurs peuvent se mettre «à la merci du paysage et de [leur] propre pas», à l'image du promeneur solitaire décrit dans *Le Repos du cavalier* (1958).

Depuis l'été 2020, le Sentier littéraire Gustave Roud peut aussi être parcouru sous la forme d'une balade sonore. Au gré des haltes, le promeneur est invité à écouter sur son smartphone des textes de Gustave Roud lus par le comédien Edmond Vullioud.

À ces textes-sources s'ajoutent des créations littéraires contemporaines, écrites en écho à l'œuvre de Roud et inspirées des différents lieux traversés. Elles sont lues par leurs auteurs : Anne-Sophie Subilia, Julien Burri, Daniel Maggetti et Bruno Pellegrino.

Des textes aux accents personnels, sur le fil du ressenti, du sensible, de la mémoire, une manière d'offrir des coïncidences, des liens, une vision, qui se frôlent au-delà des époques. Aucun des auteurs n'a habité Carrouge, mais chacun porte des expériences de paysages, véritables activateurs de récits.



Entretien avec les éditeurs des *Œuvres complètes de Gustave Roud*

JULIEN BURRI, ALESSIO CHRISTEN, RAPHAËLLE LACORD, BRUNO PELLEGRINO, ELENA SPADINI

Pouvez-vous nous dire en quelques mots ce qu'a été pour vous le travail sur les Œuvres complètes de Gustave Roud ?

C'est un chantier de longue haleine qui a connu plusieurs phases, assez différentes les unes des autres.

Dans un premier temps, il a fallu établir une cartographie aussi complète que possible des papiers de Roud – aussi bien ceux inventoriés dans son fonds d'archives au CLSR que les pièces conservées dans d'autres institutions ou chez des particuliers. Nous avons également lancé la numérisation des documents que l'on trouvera sur le site du projet, et compilé d'énormes fichiers Word rassemblant tous les textes de Roud, des grands recueils à la moindre note inédite. Cette étape nous a pris environ une année, au cours de laquelle se sont précisés les contours des volumes à venir. Ce n'est qu'une fois la matière réunie que nous avons pu commencer le travail d'édition proprement dit. Un travail minutieux, où chaque détail a son importance. Les textes ont dû être établis, ce qui signifie que nous avons

vérifié mot à mot, virgule par virgule, que notre fichier Word correspondait à la version originale.

Ensuite a commencé l'annotation : pour chaque terme spécifique – concept philosophique, mot typiquement vaudois – mais aussi pour chaque nom propre – celui d'une romancière ou d'un voisin de Carrouge – et pour chaque titre d'œuvre mentionnée par Roud, nous avons effectué des recherches, souvent longues et fastidieuses, afin d'aboutir à une note de bas de page à la fois complète et concise. En parallèle, nous avons rédigé les notices, qui sont comme la carte d'identité de chaque texte : quand et où a-t-il paru, que nous disent les manuscrits de l'histoire de sa rédaction, comment a-t-il été reçu par le public de l'époque ?

Dans un troisième temps, nous avons écrit les introductions qui ouvrent les diverses parties de ces *Œuvres complètes*. Il s'agissait de faire un pas en arrière, d'oublier un peu les détails et de dégager de tous ces textes des perspectives plus générales. Le but n'était pas de dire de Roud tout ce qui pouvait l'être,

mais de profiter de notre connaissance désormais approfondie de l'œuvre pour suggérer des pistes, poser des questions auxquelles d'autres se chargeront peut-être d'apporter des réponses.

La dernière étape, et non des moindres, a été la collaboration avec les Éditions Zoé, en particulier la recherche des illustrations qui figureront dans le volume et la relecture des épreuves. Sur une telle quantité de textes, répartis sur quatre volumes, la tâche n'a rien de simple, et cette étape est essentielle pour mettre en valeur aussi bien les textes de Roud que le travail d'accompagnement que nous avons réalisé.

Présentées ainsi, les choses semblent assez nettes et compartimentées. En réalité, les étapes se sont chevauchées tout au long du chantier : nous retrouvions tout à coup un manuscrit qui nous avait échappé, nous relisions en regard de l'original un texte déjà annoté, nous commençons à rédiger des parties d'une introduction pour alléger une note de bas de page, nous quittons le bureau pour aller rencontrer des personnes ayant connu Roud de son vivant, qui nous offraient le café en nous parlant de *Requiem*.

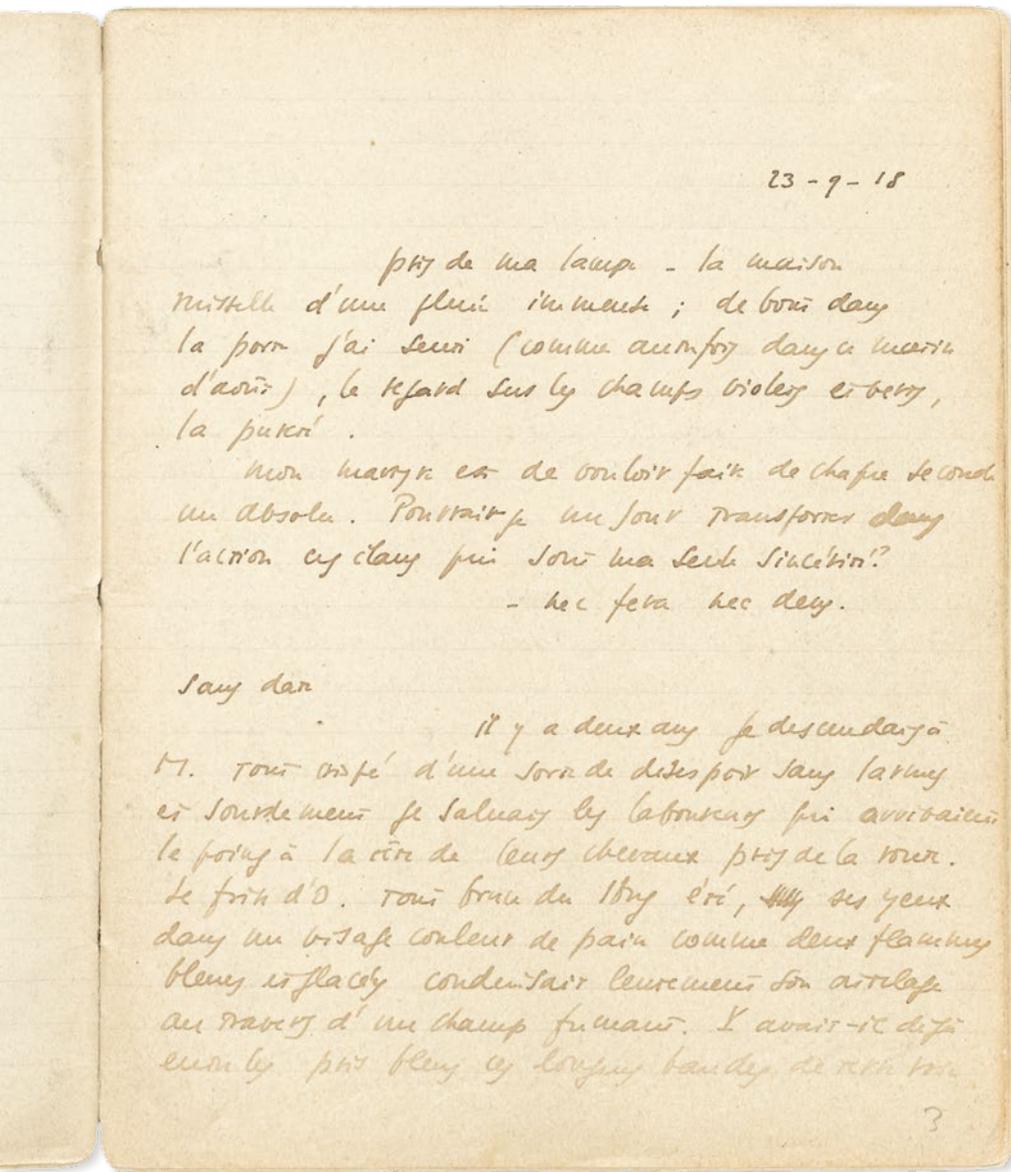
Quelles sont les difficultés et les surprises que vous avez éprouvées en menant ce travail ?

Parmi nous, personne n'avait encore collaboré du début à la fin à une telle entreprise. L'une des difficultés majeures a été la gestion du temps. Nous avons, *grosso modo*, quatre ans pour tout faire, en partant de zéro. Est-ce beaucoup, est-ce peu ? Comment savoir quelle durée accorder à chaque tâche ? Cela nous a valu des périodes de flottement, d'hésitations, de tâtonnements, et des phases de tension, de stress, de *rush* (pour convoquer un mot que Roud n'aurait jamais employé).

Le travail d'édition a quelque chose de solitaire, pour ne pas dire de



Trois chercheurs du chantier Roud dans la maison de Carrouge. De gauche à droite : Alessio Christen, Elena Spadini, Bruno Pellegrino, © Raphaëlle Lacord



Notes de journal recopiées dans un cahier d'écolier, septembre 1918. Fonds Gustave Roud, Centre des littératures en Suisse romande (UNIL)

monacal, qui exige une grande concentration. La bonne surprise a été le versant collectif de ce travail, et notre belle entente au sein de l'équipe. Se relire mutuellement et réfléchir ensemble aux problèmes qui surgissaient ont été des moteurs irremplaçables.

Qu'y a-t-il de nouveau dans cette édition?

La réédition des textes poétiques et du journal s'accompagne de celle de la critique et des traductions qui n'avaient jamais été réunies jusqu'alors. De manière générale, la nouveauté de cette édition réside dans son ambition d'être « complète », même si cela reste en partie inatteignable.

L'édition papier, composée de quatre volumes – les Œuvres poétiques, les Traductions, la Critique et le Journal –, sera accompagnée d'un complément

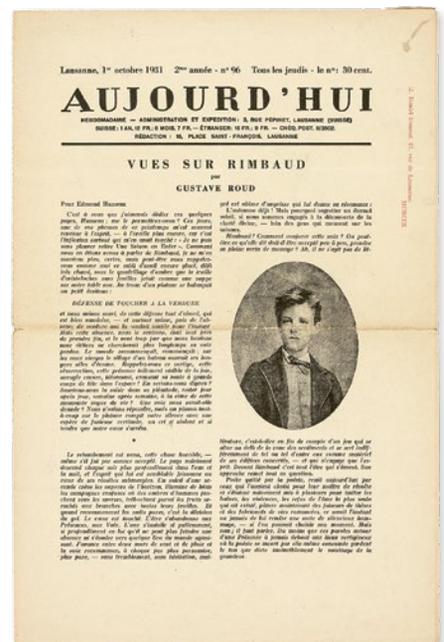
numérique qui permettra de donner accès à des reproductions issues des archives du poète et de parcourir les œuvres qui en résultent. Le site web sera également un lieu de valorisation de la genèse des œuvres: la réécriture et la reprise, à partir du journal ou de textes déjà publiés, sont des aspects centraux de la pratique d'écriture de Gustave Roud; la multiplicité qui en découle est difficile à percevoir dans une édition papier, qui par sa nature refuse le redoublement. Les différents supports manuscrits, du petit bout de papier au cahier établi avec soin, sont autant d'éléments fascinants à découvrir. Ces documents permettent au grand public, de manière très concrète, d'entrer en contact avec le monde créatif du poète.

Connaissez-vous cette œuvre auparavant? Et, si oui, votre vision en est-elle changée?

Si nous en connaissons certains aspects, quelques bribes, nous avons découvert l'ampleur et la variété de l'œuvre à l'occasion du chantier d'édition. Le partage des trouvailles – une formulation subtile, une pique envers tel peintre qui oublierait la leçon de Cézanne pour titiller le cubisme, ou encore l'originalité de traitement d'un manuscrit de travail – figurent parmi les bons moments de la prise de contact initiale. Face à une qualité d'écriture d'une grande constance, rarement légère ou anecdotique, la vision selon laquelle seuls compteraient certains textes majeurs du poète ne tient plus. En fin de parcours s'impose le constat des résonances entre les divers domaines abordés (poésie, critique, traduction et notes de journal), mettant au jour la profonde recherche de nature poétique, avec ses évolutions et ses apprentissages, qui parcourt l'ensemble de l'œuvre.

Y a-t-il un texte qui a votre préférence parmi tous? Un conseil de lecture?

Les traductions du poète autrichien Georg Trakl, certaines pages du Journal, comme celles que Roud rédige au moment du décès de sa mère ou encore les notes des dernières années où le poète tente de renouer avec la pratique de son art, les pages consacrées à Rimbaud ou à Catherine Colomb, les grands recueils



Centre des littératures en Suisse romande (UNIL)

Un seul, un seul est'... Fais-le m'en don, Tordy-Russants!
 Un seul autolente ou m'importe mon chant
 Et que ce cœur alors, comble de douce
 Mystère, accepte l'ingé et l'heureux la mort.

L'âme à toi fut dévot, vaine, la part d'ivresse,
 Cherche en vain le repos dans la te'ne de l'May
 Mais tu un jour ce te châtiait, cœur N'ai pas cette chose sainte, cœur de leur cœur, le
 De leur cœur, le Poète, me doit donner ce vantage, Poète, un jour me te redonne en retour.

Bienvenue alors, ô silence du fond de ombres!
 Je descendrai vers toi, quand je me yeux abandonner
 Heureux, J'aurais pu être un beau
 Parent aux dieux et je n'aurais rien d'autre

Plus d'un jour cette chose sainte, ^{en leur} cœur de leur cœur, le
 Le Poète, pour le ^{harmoise} ^{heureux} ^{harmoise}
 Salut alors, ô silence du fond de ombres
 N'ai pas une larme et me yeux perdus
 Heureux
 Alors, ô silence du fond de ombres
 Je descendrai vers toi, quand je me yeux abandonner
 N'ai pas une larme et me yeux perdus!
 Heureux
 L'âme dévot, vaine, la part d'ivresse!
 Cherche en vain le repos dans la te'ne de l'May
 Mais tu un jour ce te châtiait, cœur N'ai pas cette chose sainte, cœur de leur cœur, le
 De leur cœur, le Poète, me doit donner ce vantage, Poète, un jour me te redonne en retour.
 Bienvenue alors, ô silence du fond de ombres!
 Je descendrai vers toi, quand je me yeux abandonner
 Heureux, J'aurais pu être un beau
 Parent aux dieux

des ombres: l'ombre - Ange (je l'ai): indication; d'été, hété.
 Qui n'a ce cœur que la h' d'été l'ombre? - l'âme s'écroule
 de la dévotion

Brouillon de traduction des poèmes de Hölderlin « Prière aux Parques » et « Qu'est-ce donc que la vie... » (Poèmes de Hölderlin, Lausanne, Mermod, 1942), Fonds Gustave Roud, Centre des littératures en Suisse romande (UNIL)



Portraits multiples de chercheurs à Carrouge. De gauche à droite: Julien Burri, Bruno Pellegrino, Raphaëlle Lacord, Gustave Roud, © Raphaëlle Lacord

poétiques, mais aussi *Haut-Jorat*, exclu à tort des *Écrits* de 1978, et le seul livre que Roud accompagne de photographies.

Avez-vous une anecdote liée à ces années de travail à nous raconter?

Éditer les œuvres d'un écrivain qui a vécu, il n'y a pas si longtemps, pas très loin de notre lieu de travail, nous a permis d'entrer en relation avec ce qui existe encore de son monde. De nos promenades et rencontres dans le Jorat, les souvenirs qui restent sont, par exemple, les champs, ouverts dans le soleil de l'été; et les maisons qui nous ont accueillis en hiver, avec des personnes chaleureuses et attentives.

On ne va pas se mentir, il y a eu également quelques moments de frayeur, du type :

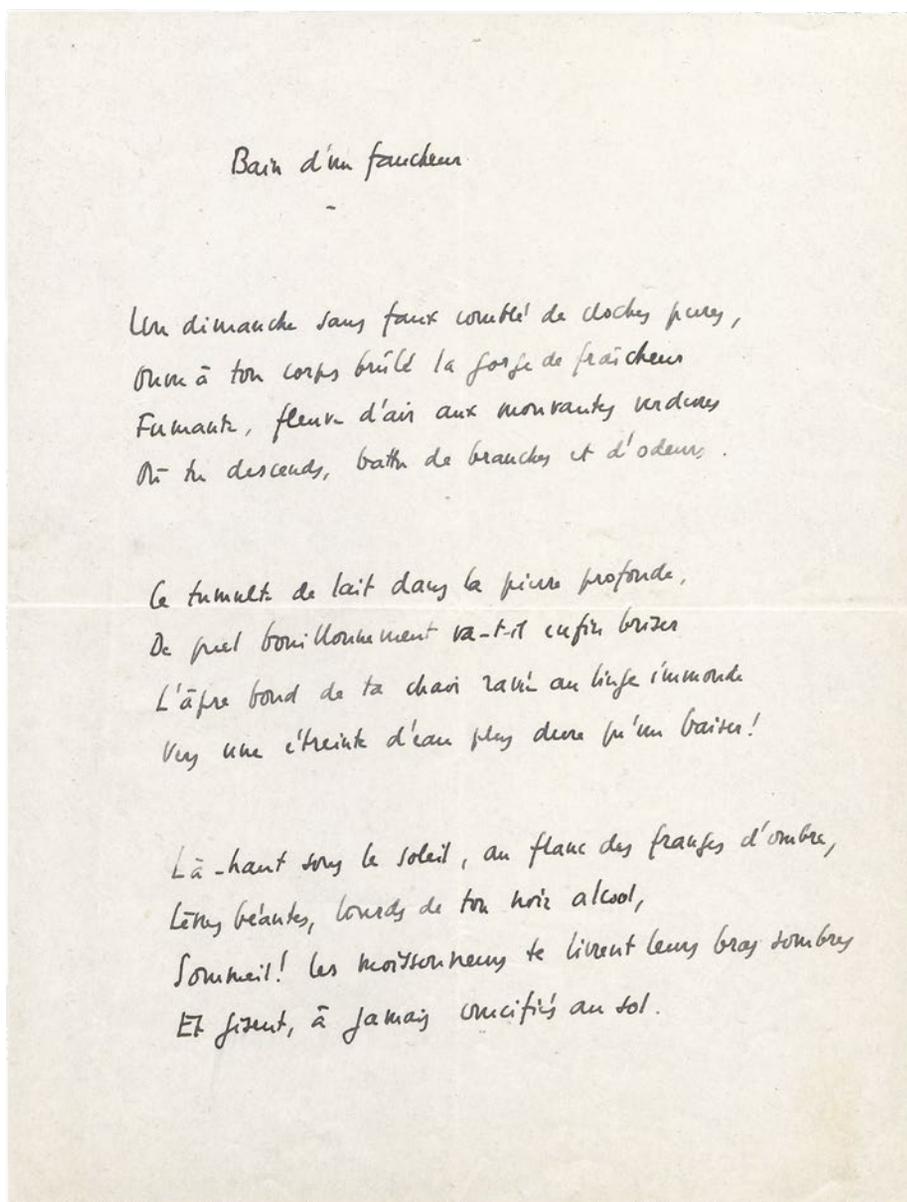
- Quelqu'un a vu le manuscrit de *Requiem* qui était sur mon bureau?
- Tu as été voir aux vieux papiers?
- Ah oui, il est là, c'est tout bon.

Pour vous, qui est Gustave Roud?

Un douteur acharné, un bosseur qui fait mine d'être paresseux, un type d'une grande patience, un vrai modeste mais qui parfois surjoue l'humilité, une personnalité sensible, sans doute un peu trop, un chasseur de délais, un épistolier de premier ordre, qui sait esquiver juste ce qu'il faut, un frère souvent absent, un lecteur exigeant, le roi de la procrastination, un passionné de peinture, quelqu'un de doux, de drôle, capable aussi de hausser la voix s'il le faut, un inlassable ressasseur, un angoissé chronique, un ami très fidèle, un amoureux multiple, un éternel insatisfait, un grand monsieur.

-

Julien Burri, Alessio Christen, Raphaëlle Lacord, Bruno Pellegrino et Elena Spadini ont collaboré à l'édition des *Œuvres complètes* de Gustave Roud, préparée à l'université de Lausanne, au Centre des littératures en Suisse romande, sous la direction de Claire Jaquier et Daniel Maggetti.



Feuille manuscrite du poème «Bain d'un faucheur», paru en février 1935 dans la revue *Présence* et repris dans *Pour un moissonneur* (Lausanne, Mermod, 1941), Fonds Gustave Roud, Centre des littératures en Suisse romande (UNIL)

Gustave Roud, écrivain voyageur

BRUNO PELLEGRINO



Vue de la vallée de la Broye et de Moudon, © Fonds photographique Gustave Roud/Subilia, BCUL, AAGR

Pourquoi sommes-nous ici? Mais qu'est-ce qu'ici? Et n'est-ce pas un peu notre faute si nous n'en faisons pas un perpétuel ailleurs?

« Ange », *Air de la solitude*

Gustave Roud a deux pays. Ses onze premières années se déroulent au Chalet-de-Brie, la ferme natale au-dessus de Vevey, le reste a lieu dans la grande maison de Carrouge. Par la force des choses, le poète a creusé son sillon à l'intérieur de ces deux pays, ces deux pans d'un même territoire étroit mais profond. « Mes seuls voyages », écrit-il en 1968, « empruntent toujours le même itinéraire : un rayon de quinze kilomètres où j'essaie de "travailler" dans de vieilles auberges ou sur le banc des cimetières de campagne »¹. L'âge venant, son périmètre se réduit, mais entre 1920 et 1958, Roud a effectué plusieurs voyages

à l'étranger, sur lesquels les notices biographiques s'attardent rarement. Qu'ont signifié ces échappées pour celui qui a passé l'essentiel de son existence à arpenter les mêmes paysages? Quelle trace en trouve-t-on dans une œuvre qui articule sa quête entre *l'ici* suisse romand, de Vucherens à Portalban, et *l'ailleurs* mystique, séjour des mortes et des morts?

Le printemps ivre : Italie 1920

Roud a vingt-trois ans lorsqu'il franchit pour la première fois « la Frontière, la seule qui nous attire, celle de l'Italie »². Steven-Paul Robert, son ami de longue date, l'y précède : dans sa lettre du 6 février 1920, il lui décrit Florence, où il est arrivé deux jours plus tôt en compagnie du peintre Jean Viollier, et il l'invite à les rejoindre, ajoutant qu'un Vevey-Florence par le train de nuit coûte une trentaine de francs et que le taux de

change de la lire est imbattable. Roud, qui effectue un remplacement au collège, ne pourra pas se libérer avant un mois. « Il ne se passe rien du tout ici », écrit-il à Robert le 1^{er} mars, « à chaque instant j'essaie de construire un autre pays, je pense à ce mimosa en fleurs sous ta fenêtre ». Il lui demande combien coûte une journée à Florence, « ceci pour la constitution de [son] frêle budget », et plus loin : « sais-tu s'il en cuit beaucoup pour pousser jusqu'à Rome, et même en Sicile? »

En attendant son acte d'origine et le permis d'entrée qu'il a demandé auprès du consulat, Roud s'arme d'un Baedeker de 1910 et feuillette des livres d'art, puisque c'est pour cela qu'il part : voir de la peinture. « Complètement hanté de Masolino »³, il consulte l'ouvrage que Vasari consacre à ce peintre et il épluche une histoire de l'art par Adolfo Venturi, en particulier les pages sur Giotto. De ses

¹ Lettre du 6 novembre 1968 à Jacques Mercanton, *Cahier Gustave Roud* (désormais abrégé *CGR*) 11, p. 104.

² Lettre du 15 novembre 1961 à Marcel Raymond, *CGR* 13, p. 128.

³ Lettre du 14 mars 1920 à Robert (CLSR, fonds Gustave Roud).

lectures, il tire des pages entières de notes, en français et en italien. Si Robert l'encourage dans ces préparatifs, il le met néanmoins en garde contre le piège des reproductions trop longtemps contemplées: une fois que l'on est devant l'œuvre originale, il devient «difficile de voir ce qui est et non ce que l'on s'attendait à voir»⁴.

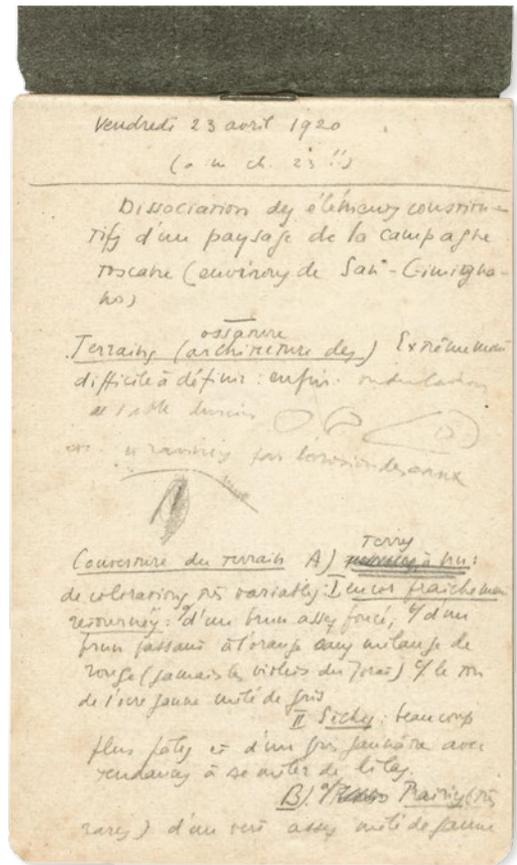
Roud quitte la Suisse début avril. Après une halte à Milan, où il assiste à une représentation du *Pétrouchka* de Stravinsky au Teatro Lirico, il poursuit sa route jusqu'à Padoue pour contempler les fresques de Giotto, dont le souvenir le surprendra quelques années plus tard «au cœur d'une haute église vaudoise»⁵. Il arrive à Florence à la mi-avril, à temps pour y fêter son anniversaire, le 20, avec Robert et Viollier: «et ce soir-là quel sur-saut! nous avons bu du vin doux, je voyais ma vie jusqu'à l'horizon, avec des lignes sèches et pures»⁶. Sur Florence l'urbaine, il n'écrit presque rien. Il cherche chez Alinari, une firme photographique, des

reproductions des fresques de la chapelle Brancacci. Il se rappellera les trajets en barque sur l'Arno, le chianti «sournois», mais surtout «Fiesole et toute cette campagne délicieuse autour de la ville»⁷.

Il poursuit le voyage seul. Durant ses trois jours à San Gimignano, il achète une carte postale au Museo Civico et un calepin à couverture verte où il note ses impressions. Il procède notamment à une «dissociation des éléments constitutifs d'un paysage de la campagne toscane», sorte de tentative d'épuisement d'un lieu italien. Mais il a beau détailler les sols, catégoriser les champs et classifier les arbres, il ne retrouve «jamais les violets du Jorat». D'un lieu à l'autre, il se déplace en autobus. À Volterra, où il reste deux jours, il visite le Museo Guarnacci (prix d'entrée: une lire) et éprouve une certaine lassitude:

Il y aurait de grandes possibilités d'enthousiasme certes à contempler ce pays vaste que l'on aperçoit des murs étrusques, vers le sud. Mais hélas la moindre des fatigues se charge de les faire évanouir, il reste, comme cendre, un intérêt de second ordre et qu'on va rendre méthodique.

Il passe deux jours à Pise et il voit, pour la première fois sans doute, la mer à Livourne. Lors des deux journées suivantes, à Castiglione Olona, Roud admire les fresques peintes par Masolino, dont il tirera dix ans plus tard la matière d'un article⁸. Dans son calepin, il s'adresse à Olivier Cherpillod, ce jeune homme rencontré trois ans auparavant: «je t'étends près de moi dans la lumière, une de tes mains reste prise entre mes doigts.»



Carnet de notes prises par Roud lors de son premier voyage en Italie, 1920, Fonds Gustave Roud, Centre des littératures en Suisse romande

Il consigne des réflexions sur des peintures, recueille des scènes de rue et goûte aux surprises indissociables de n'importe quel voyage: «Cherchant la mer je me heurtai à quelque fumier.»

«Et cette joie du retour!», écrit-il à Robert le 27 mai: «je ne pouvais en croire mes yeux et j'allais tâter d'un doigt soupçonneux les pesantes branches chargées de feuilles pour y découvrir, cachée, une subtile quatrième dimension!» Il recopie ses notes de voyage en lettres capitales dans trois cahiers d'écolier bleus et en publie quelques-unes, sous le titre de «Notes», dans *La Revue romande* de mars 1921. L'Italie laisse des traces ici ou là dans ses articles, mais il faut attendre 1950 et la réédition de *Feuillets* (publié en 1929) pour qu'il intègre, dans une section intitulée «Petit voyage», la matière du calepin de San Gimignano, étoffée d'autres notes. De la Toscane, il garde le souvenir d'«un printemps tellement ivre



Croquis, Carnet de notes de voyage, 1920, Fonds Gustave Roud, Centre des littératures en Suisse romande

4 Lettre du 6 février 1920.

5 «Fresques à Ressudens», *Gazette de Lausanne*, 22 novembre 1925.

6 Sauf mention contraire, les citations qui suivent proviennent des notes d'avril 1920, *Journal*, t. 1, éd. A.-L. Delacrétaz et C. Jaquier, Moudon, Empreintes, 2004, pp. 118-123.

7 Lettre du 25 mars 1947 à Daniel Simond (BCUL, fonds Daniel Simond).

8 «Fresques de Masolino à Castiglione Olona», *Gazette de Lausanne*, 1^{er} septembre 1929.

qu'[il] y songe avec une espèce de vertige»⁹. Et d'emblée, le Jorat est contaminé. En novembre 1920, Roud note, s'adressant à Olivier: «La lumière de chaque jour m'est plus chère depuis que ton regard en a fait cette lueur profonde tantôt froide et pâle comme une eau d'hiver, tantôt d'un bleu sombre presque irrité, couleur de cette mer que je vis, approchant de Livourne, se rompre aux roches basses.»¹⁰ Désormais, Gustave Roud a un nouveau pays, de nouvelles lumières à son arc.

Réaccepter la lumière vaudoise : Paris 1925 et 1935

La lumière est la chose essentielle que Roud semble retenir de ses deux brefs séjours à Paris: celle que diffusent le ciel et les rues, et celle, peinte, des tableaux.

De sa rencontre avec la capitale française à l'automne 1925, presque rien n'est resté. Pas une ligne dans le *Journal*, quelques rares mentions dans la correspondance. L'idée du voyage est due à Robert qui, en novembre, se renseigne sur les prix et confirme à Roud, dans une lettre sans date, qu'ils partiront le mercredi 2 décembre par le train de nuit. Les huit jours qu'ils passent ensemble, avant de se séparer pour la fin du voyage, sont consacrés à la visite de musées, celui du Louvre au premier chef. Le 30 décembre, de retour à Carrouge, Roud écrit à son ami: «La *Baigneuse* d'Ingres, les *Funérailles [de Phocion]* et *Rebecca*, deux ou trois œuvres égyptiennes, voilà ce qui est constamment dans ma mémoire ces temps-ci – mais je n'arrive pas encore à formuler clairement les raisons de leur attirance.» Plus haut, il notait: «je sens qu'une nouvelle visite serait encore plus passionnante que la première et me donnerait plus de réponses. Mais quand sera-ce?»

Une décennie s'écoule. La santé et les finances chancelantes de Roud, puis une série de deuils au début des années 1930, rendent tout voyage inconcevable. C'est une fois de plus sur l'impulsion de Steven-Paul Robert, installé

en France depuis 1931, que Roud se décide à repartir, comme il l'explique à Henry-Louis Mermod, son éditeur:

*Robert m'écrit de Paris que les sureaux des bois de Chaville ouvrent déjà leurs bourgeons et que les rosiers du Luxembourg en font autant. Heureux pays – j'y partirai peut-être quelques jours, tant cette arrivée du printemps là-bas doit être quelque chose de délicieux. Mais ici déjà je trouve des pâquerettes sous la neige disparue et les chants d'oiseaux deviennent prophétiques.*¹¹

La question financière est toujours sensible pour Roud: le 11 mars, Robert l'informe que le billet Lausanne-Paris

coûte 37 francs suisses et qu'il peut se loger à l'hôtel pour 75 francs français. Roud trouve une chambre près de chez Robert, qui habite avec sa famille au 100, rue d'Assas, dans le VI^e arrondissement: «comme le Luxembourg est tout proche», raconte Roud à Georges Nicole,

nous assistions chaque matin à une éclosion de feuillages d'une délicatesse et d'une fraîcheur sans pareille. Tu riras quand je t'aurai dit qu'en entrant au Luxembourg le premier matin j'ai découvert un rucher-école et des poiriers en quenouille taillés avec une virtuosité incomparable. Et le



La cathédrale Notre-Dame de Paris, 1935, © Fonds photographique Gustave Roud/Subilia, BCUL, AAGR

9 Lettre du 31 mars 1934 à Simond.

10 Note du 30 novembre 1920, *Journal*, t. 1, *op. cit.*, pp. 116-117.

11 Lettre du 6 février 1935 (CLSR, fonds H.-L. Mermod). La lettre de Robert à laquelle Roud fait référence est datée du 4 février.

dernier jour, devant le palais du Sénat, un faucheur ! « Mon » premier faucheur de l'année...¹²

La ville ne s'appréhende pas différemment de la campagne : pendant dix jours, Roud marche. « Longue traversée de Paris, à pied, de la rue d'Assas par la rue de Seine et le quai de la Mégisserie – où j'achète des graines chez Vilmorin – les Tuileries, les Champs-Élysées. »¹³ Il prend note de la couleur des ifs de Versailles, des Zurbarán et des Douanier Rousseau au Petit Palais. Au Louvre, dont « les verrières [...] et quelques toiles » ont été « décrassées »¹⁴, il s'arrête devant les Corot, les Cézanne, « les Poussin éclairés comme jamais »¹⁵. Le 11 avril, il confie à Mermod : « J'avais oublié aussi cette qualité de lumière qui transfigure le moindre spectacle... »

Huit jours plus tard, rentré en Suisse, il écrit à Robert :

Mon retour a été quelque chose d'admirable – jusqu'à Vallorbe – et j'ai traversé une France dont la séduction était inouïe. [...] Herbe, terrains, cerisiers et pruniers en fleurs, la verdure naissante des peupliers le long des canaux, juste une touche blonde pour bleuter un peu plus le ciel, et puis au-dessus d'Arbois ce splendide panorama de la vallée à l'infini (au fait, quelle vallée ?), ces heures ont été le digne couronnement de mon séjour. Depuis, j'ai quelque peu de peine à me réacclimater et aujourd'hui encore durant ma promenade à travers le pays, de grands morceaux de France venaient, en surimpression, me brouiller la vue...

Roud se remet difficilement de ce « violent dépaysement »¹⁶. En 1937, Nicole, de retour des Pays-Bas, lui parle

de la lumière du nord « qui fait paraître les campagnes d'ici un gros sillon fraîchement labouré »¹⁷. Roud lui répond : « Il m'a fallu bien des jours, il y a deux ans, pour réaccepter la lumière vaudoise après celle de France et ton image du labour frais traduit bien cette impression de cru et de violent que l'on éprouve, ce coup de vinaigre qui vous racle l'œil. »¹⁸

La chère ombre de Trakl : Autriche 1951

Mort à vingt-sept ans, Georg Trakl (1887-1914) est l'auteur d'une centaine de poèmes et de quelques fragments et vers de jeunesse publiés de manière posthume, qui ont fait de lui l'un des représentants majeurs de l'expressionnisme autrichien. C'est sur cette « œuvre étrange, douloureuse, attachante entre toutes »¹⁹ que Roud se penche à partir du milieu des années 1940. Il publie ses premières traductions en mars 1947 dans le bulletin mensuel de la Guilde du livre, puis une étude l'année suivante dans la revue *Formes et couleurs*. Son projet de voyage en Autriche date de cette époque mais ne se concrétise que trois ans plus tard. Un voyage dont Roud semble pour une fois avoir pris l'initiative lui-même.

Le 23 août 1951, il arrive à Salzbourg, ville natale de Trakl, dont il retrouve « la chère ombre [...] jusqu'ici poursuivie – et d'autres présences moins désincarnées »²⁰. Il assiste à une représentation du *Wozzeck* d'Alban Berg, du *Jedermann* de Hofmannstahl, de l'*Idomeneo* et du *Requiem* de Mozart. Sur un banc au sommet du Mönchsberg – cette éminence au sud de la rivière Salzach



Ludwig von Ficker devant la tombe de Georg Trakl à Innsbruck, 1951, © Fonds photographique Gustave Roud/Subilia, BCUL, AAGR

au pied de laquelle se serrent la plupart des monuments historiques –, il sort un plan de la ville au dos duquel il griffonne quelques notes, inédites : « La grande ressemblance de ces paysages autour de S[alzburg] avec ceux les moins aimés de mon pays m'enlève le désir de longues excursions alentour – de quoi ma paresse, corsée d'un peu de lassitude, est ravie ».

De l'autre côté de la rivière se dresse le château Mirabell dont Roud fréquente le jardin. Le dimanche 26 août au matin, il s'y installe et, dans son exemplaire de *Jedermann*, écrit pour dissiper peut-être son mal du pays :

Plume paresseuse ? ou par avance, la certitude que rien ne peut passer dans les mots de cet inépuisable ravissement que l'œil goûte ici. [...]

Noter ? Comme autrefois les couleurs des fresques de Padoue ou d'ailleurs ?

*Tout cela si beau – que je rêve déjà d'un retour.*²¹

12 Lettre [19 ou 26 avril 1935], Gustave Roud – Georges Nicole, *Correspondance 1920-1959*, éd. Stéphane Pétermann, Gollion, Infolio, 2009 (désormais abrégé CRN), p. 226.

13 Note du 8 avril 1935, *Journal*, t. 1, *op. cit.*, p. 369.

14 Lettre du 26 avril 1935 à Simond.

15 Note du 29 avril 1935, *Journal*, t. 1, *op. cit.*, p. 364.

16 Lettre à Nicole [19 ou 26 avril 1935], CRN, p. 226.

17 Lettre du 6 mai 1937, CRN, p. 334.

18 Lettre du 11 mai 1937, CRN, p. 336. Voir aussi l'entretien radiophonique avec Mousse Boulanger en juin 1967, *Entretiens*, éd. Émilien Sermier, Paris, Fario, 2017, p. 87 : « Il y a des journées d'avant-printemps qui sont très belles ici, quand le temps est sec, parce que dès que l'humidité s'en mêle la qualité de la lumière s'altère, devient dure. Et si on rentre par exemple de l'Île-de-France et qu'on débarque tout à coup dans ce pays après deux ou trois jours de pluie, on tombe dans un bol de vinaigre – enfin, si l'on pense aux couleurs... »

19 « Georg Trakl présenté et traduit par Gustave Roud », *Gazette de Lausanne*, 14-15 novembre 1964.

20 Lettre du 25 août 1951 à Robert.

21 *Journal*, t. 2, *op. cit.*, pp. 169-170.



Le château Mirabell, à Salzbourg, août 1951, © Fonds photographique Gustave Roud/Subilia, BCUL, AAGR

C'est là, « sur le banc même, qui sait, où Georg Trakl les avait peut-être composés » qu'il relit « les vers dédiés aux jardins Mirabell par le grand, l'infortuné poète salzbourgeois »²².

Fritz Trakl, le frère de Georg, l'accueille « dans sa chambre de la Kaigasse aux murs tout zébrés de sabres – et sur une petite table, il y avait les manuscrits de son frère, où les poèmes semblaient sourdre difficilement du noir humus des ratures »²³. Ils visitent la maison natale de la Waagplatz et d'autres hauts lieux de cette vie brève. Roud se rend ensuite à Innsbruck, où le reçoit Ludwig von Ficker, proche ami de Trakl :

Nous montons à Mühlau où il habite, sur la colline. Accompagné d'une de ses filles, il me conduit au petit cimetière devant

la tombe de Trakl, une sombre dalle de bronze luisante sous le soleil d'août, près d'un bouquet de bouleaux blancs. Puis nous regagnons sa demeure, tandis que la gerbe de glaïeuls que m'a tendue au marché d'Innsbruck une vieille paysanne se fane déjà sur le métal brûlant.

C'est là, dans la chambre où une pendule aux formes pleines, toute pareille aux « morbiers » de chez nous, bat le temps sans hâte, que j'ai senti Trakl redevenir mystérieusement présent, pendant que mes hôtes l'évoquaient tour à tour.

Rentré en Suisse, Roud continue de travailler à ses traductions en vue d'un volume pour les Éditions Mermod. Malgré son engagement pour cette œuvre, le projet n'aboutira jamais.

Le temps des cartolines embrasées

À l'hiver 1951, Philippe Jaccottet rentre d'Ischia, Daniel Simond de Sicile, Henri Gaberel Iorgne vers la Turquie ou la Grèce, Yves Velan donne des nouvelles d'Égypte. « Cette Suisse romande n'est que fuite hors des frontières ! », écrit Roud à Robert le 18 février, « et je me demande si la contagion ne va pas me gagner pour finir ».

Mais ses voyages, pour l'essentiel, sont rêvés ou avortés. Au printemps 1924 déjà, Robert l'encourage à l'accompagner en Sicile, suggérant même de lui avancer l'argent nécessaire, mais Roud refuse tout net. Le 23 décembre 1948, ce dernier écrit à son ami Edmond Thévoz : « Pour moi qui avais une triple fugue à réaliser : Paris, le Tyrol et Florence, je suis parvenu tout juste à voir un jeune ami dans le Bas-Simmenthal. »²⁴ Chaque année, les « jeunes vagabonds planétaires »²⁵ s'en vont et envoient des cartes postales au poète qui reste chez lui : « Le temps des cartolines embrasées va commencer pour le Haut-Jorat rivé à sa table », écrit-il à Georges Borgeaud le 13 juillet 1959²⁶. S'il semble envier la « merveilleuse mobilité »²⁷ des gens qui l'entourent, il faut sans doute lire dans ce qu'il nomme son « immobilité de souche » quelque chose comme une posture, une variation de cette distance amusée qui le caractérise. Il pourrait se rendre en Allemagne, sur les traces de Novalis et Hölderlin, ou en Égypte, comme Catherine Colomb. Il n'en fait rien. Il sait au fond où est sa place, qu'il a, sinon choisie, du moins acceptée.

Par ailleurs, alors que « les Vaudois sont en proie plus que jamais à la bougeotte », le Jorat, lui, « s'italianise de plus en plus »²⁸. Dès le début des années 1950, Roud se lie d'amitié avec les saisonniers qui « viennent soutenir aux mois d'été l'effort défaillant des paysans d'ici »²⁹. « Ces garçons m'enchantent, m'apportent

²² « Des musiques volées aux musiques choisies », *Carreau*, décembre 1953.

²³ « Georg Trakl présenté et traduit par Gustave Roud », *art. cit.*, comme la citation suivante.

²⁴ À ce « jeune ami », Jakob Bieri, il dédiera un texte intitulé « L'ami dans la vallée » (*Guilde du livre*, bulletin mensuel de septembre 1948, repris dans *Le Repos du cavalier*).

²⁵ Lettre du 20 décembre 1968 à Georges Borgeaud, *CGR* 12, p. 122.

²⁶ *CGR* 12, p. 102.

²⁷ Lettre du 6 octobre 1966 à Mercanton, *CGR* 11, p. 94, comme la citation suivante.

²⁸ Lettre du 14 avril 1954 à Robert.

²⁹ Lettre du 3 janvier 1953 à Thévoz (CLSR, fonds Gustave Roud).



Ercole Sambuco, © Fonds photographique Gustave Roud/Subilia, BCUL, AAGR

de vieilles chansons de leur province et cette gentillesse native qui prend tant d'éclat au milieu des personnages souvent froncés qui nous entourent », écrit-il à Thévoz le 5 janvier 1955. Il note leurs chants et leurs expressions idiomatiques, les photographie. Il déroule son vieil italien et dresse des listes de vocabulaire où la syllabe à accentuer est mise en évidence : « *sólido / mistéro / a propósito / Mòdena* ». Il lit Leopardi, Orelli, Montale et les *Rime* de Michel-Ange. Et d'été en été, alors que ses amis multiplient les « campagnes d'Italie »³⁰, Roud rêve à la sienne. Mais le temps comme l'argent se font rares, et alors qu'il se récite des lignes de saint François, « Assise toujours à l'horizon depuis des années devient un peu hallucinant »³¹.

Notre vrai refuge : Italie 1957

Le 4 juillet 1951, Roud descend de bonne heure à Lausanne pour recevoir, à l'aérodrome de la Blécherette, son baptême de l'air. Six ans s'écoulaient avant qu'il ne remonte à bord d'un avion. Le 23 septembre 1957, grâce à un billet offert par la Guilde du livre à l'occasion de son soixantième anniversaire, il s'envole pour Rome d'où il écrit trois jours plus tard

à Steven-Paul Robert : « Cette traversée était sublime, et le survol de Rome au soleil couchant, *commovente*. » Les jours précédant le départ, il hésitait pourtant : « un regain d'admiration me rapproche des présences autochtones depuis quelque temps : il suffit d'errer dans une campagne chargée de moissons mûres pour découvrir que la beauté n'est pas nécessairement transalpine. »³² Il a par ailleurs de Rome l'image d'un lieu où le bruit doit « être littéralement anéantissant – et la cohue plus redoutable encore »³³.

Près de quarante ans après son premier voyage, et même si « avec la Suisse les choses sont bien simplifiées »³⁴, Roud recourt à la même méthode qu'en 1920. Il achète un grand cahier bleu, un « album disegno » de la marque Palladio, en première page duquel il inscrit « *Quaderno romano* ». Il y recopie ses notes sur les couleurs de la ville, les « arbres inconnus » observés dans les jardins du Pincio, les œuvres vues à la Pinacothèque du Vatican – Véronèse, Poussin, Caravage. Il visite la villa Giulia, passe de longues heures près du temple de Vesta, déguste le vin des Castelli, s'arrête devant les fontaines qu'il photographie. À la trattoria Da Giovanni

*s'accordent et se croisent les voix des bourgeois des ouvriers-plâtriers, des dames de tout ét(i)age. Entre les tables évolue le soucieux Giovanni et son fils royal, Renato, noir, blanc, bronzino. Les tubes électriques sont allumés et le soleil éclaire la petite place, sans que se heurtent ces lumières de source diverse.*³⁵

La note de l'Albergo Nazionale, Piazza Montecitorio 131, indique qu'il a séjourné dans la chambre n° 91 du 23 au 29 septembre pour un total de 17 152 lire.

C'est bien plus que ce qu'il paie à la Pensione Margherita, via Cimarsa 29, Vomero (Naples), où il passe le restant de son séjour, pour un total de 12 040 lire, *piccola colazione* incluse et comprenant encore une note de blanchisserie. À l'encre violette, les deux feuillets à l'entête de la pension ont été tamponnés du mot *pagato*.

De Naples, il semble que Roud fasse une excursion à Paestum, « car les grandes cités ne valent pas la lueur d'un *limone* sous les feuilles (Dante) »³⁶. Surtout, le 4 octobre, il parcourt en autobus les soixante kilomètres qui séparent Naples de Dragoni, où vivent les frères Luigi et Carlo Visca qui ont travaillé comme saisonniers à Carrouge. « Quel accueil dans ce petit village aux grandes et belles maisons de pierre nue ! »³⁷ Le souvenir de cette journée ne le quittera pas :

*il s'était mis à pleuvoir sur les grenadiers du jardin tandis que mes hôtes m'assiégeaient, dans la cuisine sombre, de victuailles innombrables, parmi lesquelles d'incendiaires petites saucisses... Avant la nuit, un de mes amis a été cueillir au jardin une énorme grenade rose et je l'ai toujours, devenue brune comme une tête de Jivaro après le traitement réducteur.*³⁸

Il rentre le 8 octobre et, comme d'habitude, la réacclimatation est un peu difficile : « Sans cesse, entre le monde que j'ai sous les yeux et mes pensées (un bien grand mot !) vient s'interposer quelque paysage du sud, quelque visage d'ami retrouvé là-bas, quelque ruine ou quelque statue... »³⁹ Ce sud qui, confie-t-il à Robert le 5 novembre, « est notre vrai refuge ».

Il prend soin de rassembler ses papiers : les cartes de visite (celle par

30 Lettre du 8 mars 1960 à Borgeaud, *CGR* 12, p. 104.

31 Lettre du 23 avril 1934 à Nicole, *CRN*, p. 154.

32 Lettre du 16 août 1957 à Borgeaud, *CGR* 12, p. 92.

33 Lettre du 17 août 1955 à Raymond, *CGR* 13, p. 72.

34 Lettre du 5 octobre 1957 à Maurice Chappaz, Gustave Roud – Maurice Chappaz, *Correspondance 1939-1976*, éd. Claire Jaquier et Claire de Ribaupierre, Genève, Zoé, 1993 (désormais abrégé *CRC*), p. 175.

35 Note du 28 septembre 1957, *Journal*, t. 2, *op. cit.*, pp. 190-191.

36 Lettre du 28 septembre 1957 à Simond.

37 Lettre de Roud à Nicole, 9 octobre 1957, *CRN*, p. 1208.

38 Lettre du 2 novembre 1965 à Jaccottet, Philippe Jaccottet – Gustave Roud, *Correspondance 1942-1976*, éd. José-Flore Tappy, Paris, Gallimard, 2002 (désormais abrégé *CJR*), p. 394.

39 Lettre du 24 octobre 1957 à Raymond, *CGR* 13, p. 90.



Rue de Naples, 1957, © Fonds photographique Gustave Roud/Subilia, BCUL, AAGR

exemple de la trattoria Da Natale, via Bernini 35, Napoli, au dos de laquelle une main a écrit, au crayon gris, le nom de Vittorio Visconti), les notes de restaurant (l'une d'elles nous apprend qu'il faut éviter La Mappa, « pour touristes – à côté de la Fontaine de Trevi », d'autres que Roud a mangé du pain, des pâtes, du *fegato* et bu du vin et des cappuccinos), une enveloppe saumon sur laquelle sont dessinés ce qui ressemble à des hiéroglyphes au stylo-bille (sans doute les « Égyptiens du Vatican »), et un billet de la Compagnie des Chemins de Fer du Midi de l'Italie (en français), Naples – Dragoni, daté du 4 octobre, d'une valeur de 350 lire. Roud glisse le tout dans une grande enveloppe orange au sommet de laquelle il inscrit, en capitales, NOTES ITALIENNES, et les dates : 23 sept. – 8 oct. 57. En parallèle, il entreprend de développer ses photographies.

Roses en février : le Midi 1958

Depuis 1955, Steven-Paul Robert passe régulièrement ses hivers dans le Midi de la France, notamment à La Ciotat, où il partage « l'Atelier Cytharis » du peintre veveysan Guy Baer. Fin décembre 1957, Roud écrit à son ami : « je me sens tenté de connaître le pays où fleurit la mandorle ! Pour peu que les circonstances s'y prêtent, cette descente vers toi deviendra réalité ».

Il s'avère que c'est, pour Roud, le dernier moment, et il semble en être conscient : « il faut saisir l'occasion à un tournant du "chemin de notre vie" où elles ne cessent de s'espacer »⁴⁰. Quelque temps plus tard, il avouera à Nicole que « les réserves de flouze ont disparu dans des gouffres domestiques »⁴¹. Non sans lien avec ces difficultés financières, les échéances le talonnent, sans compter que, l'âge venant, tout lui semble de plus en plus loin : « une simple descente en ville est

déjà pour moi une sorte d'arrachement ! »⁴² La Drôme, Grignan, où vit Philippe Jaccottet, c'est « le bout du monde »⁴³, mais il dit la même chose d'Yvonand, situé à trente kilomètres de Carrouge⁴⁴. La distance qui le paralyse, tout intérieure, est d'un ordre sans mesure.

Le 4 février 1958, remis d'une brève grippe qui lui a « valu quelques ratés cardiaques », et une fois liquidées ces « urgences » d'onzième heure dont il a le secret, Roud prend ses billets et écrit à Robert : « Le Haut-Jorat est tout enneigé encore et je me frotte les yeux après avoir lu la phrase de ta lettre où tu me parles des roses qui s'ouvrent aux murs de Cytharis. Ce sera dur de retrouver le climat d'ici en rentrant de La Ciotat. » Passant par Lyon et Marseille, il arrive à destination le mercredi 26 février en début de soirée.

Peu de choses sont restées de ce séjour, le Midi ne vaut pas l'Italie. Ce qui semble l'avoir le plus marqué est le domaine de la famille Terrier, où Robert s'installera quelques semaines plus tard, « cerné par la belle forêt de pins, avec sa vigne toute proche »⁴⁵, et « le citronnier fraîchement planté à l'angle du jardin, les mimosas pullulants, et la belle vigne génératrice d'un inoubliable rosé »⁴⁶. Une journée à Aix – « ce couronnement d'Aix qui persiste à me paraître mi-réel, mi rêvé, tant sa perfection est peu d'"ici" ! »⁴⁷ – est suivie d'une descente au Vieux-Port de Marseille.

Pour la dernière fois, Gustave Roud rentre à la maison. « Une très belle lumière où baignait ce pays à mon retour m'a servi de "pont" entre le sud et le nord et rendu ainsi plus facile une réacclimatation qui aurait pu être quelque peu lente et dure », écrit-il à Robert le 8 mars 1958. Il ajoute : « la bruyère [...] a bien supporté la traversée et fleurit sans fatigue. Quant à l'huilier-vinaigrier provençal, il enchante Madeleine. »

40 Lettre du 4 février 1958 à Robert.

41 Lettre du 10 février 1959, *CRN*, p. 1222.

42 Lettre du 25 juin 1969 à Bertil Galland, *CGR* 14, p. 98.

43 Lettre du 12 avril 1960 à Jaccottet, *CJR*, p. 290.

44 Lettre du 24 avril 1952 à Jaccottet, *CJR*, p. 203.

45 Lettre du 10 février 1959 à Nicole, *CRN*, p. 1221.

46 Lettre du 22 décembre 1958 à Robert.

47 Lettre du 8 mars 1958 à Robert.

Le vagabond à la nuit tombante

Au début des années 1960, Roud esquisse le projet d'un nouveau recueil :

*Peut-être donner (ou faire) quelques notes sur l'Autriche (autour de Trakl) commencer par un rappel des paysages de là-bas que me donne la vue sur les montagnes de Gruyère... Sa tombe au cimetière. [...] Une note sur l'après-midi à Dragoni. Autre note sur Rome peut-être[.]*⁴⁸

Le travail est lent et difficile. Lorsque *Campagne perdue* paraît enfin, au printemps 1972, on n'y trouve rien sur l'Autriche, rien sur Trakl, et la seule mention qui y est faite de l'Italie, ce sont les saisonniers du Jorat, dont trois garçons « remontés d'un bourg proche de Caserte, avec leurs pauvres valises de fibre éclatée et puis cet autre bagage aussi précieux qu'invisible : leurs chansons »⁴⁹. Rien sur Rome, ni sur « l'après-midi à Dragoni ».

Les voyages n'ont pas tenu de place centrale dans la vie de Gustave Roud, et ils n'en tiennent pas non plus dans son œuvre. Ils en ont pourtant nourri tous les aspects, des pages intimes du *Journal* aux tentatives de traduction, du « Petit voyage » de *Feuillets* aux articles sur les peintres, sans oublier un grand nombre de lettres et de photographies nées au cours de ces échappées. « J'ai été tenté par l'étranger », dit-il en 1968. « Mais là où je me suis retrouvé le plus près de moi-même, c'est dans les campagnes étrangères et plus particulièrement en Italie. »⁵⁰ Le morbier de Trakl, un village de Campanie, un faucheur dans le jardin du Luxembourg : il aime ces « campagnes étrangères » lorsqu'elles lui parlent de la sienne.

Si le voyage a pour lui peu d'attraits, c'est sans doute que ce qu'il recherche ne se trouve pas ailleurs :

*Je crois que, pour qui saurait toujours « voir », de cette vue à la fois instantanée et intemporelle, la terre romande pourtant si étroite et si close deviendrait inutilement vaste, et que le chant de toute une vie ne parviendrait pas à épuiser un unique thème, celui, par exemple, du faucheur de mai qui s'arrête et respire aux vergers du soir près d'une fauvette miséricordieuse... Alors – que devient Paris ?*⁵¹

Le seul « ailleurs » qui l'intéresse, c'est cet *ailleurs* qui prend chez lui des italiques et peut faire irruption à tout moment – intuition ou illumination, « instant d'extase indicible où le temps s'arrête, où le chemin, les arbres, la rivière, tout est saisi par l'éternité »⁵². En ce sens, c'est très tôt qu'il réalise ce qui sera peut-être son seul vrai voyage, « une merveilleuse conquête du monde – qui a duré quatre jours »⁵³.

Roud a dix-neuf ans lorsqu'il se met en route, le 1^{er} août 1916. Ce voyage, écrit-il au retour, « j'ai même oublié pourquoi je l'avais entrepris. Que c'était beau et profond cette hâte du départ, ces cartes déployées au plancher »⁵⁴. Des noms de lieux permettent de reconstituer son itinéraire : « Près de Villars-Mendraz, les framboises dans une coupe de carton ! Ma grande carte au 25 000^e en est tachée encore », « l'âpre douleur devant le grand jeune homme de Pailly, derrière le haut char de regain dans la poussière entre les maisons », puis Prahins, « le thé dans la gourde après le char croisé », et Molondin, « c'était les hommes et leurs soifs étanchées aux fontaines, les bras dans le bassin ». Roud s'interrompt : « inutile de noter, je sens cela en moi, – à jamais. Jamais peut-être je n'ai vu comme ça et si c'est ainsi, n'est-ce pas à cause de l'absence de toute pensée importante et

d'un dépouillement frémissant ? » Ses pas le mènent à Murist, à Cheyres – « beaux vers luisants dans les herbes ». Le voyage culmine à Missy, « ce Missy d'août ; bleu et blanc, harassé de soleil. Personne. Personne ». À Estavayer, il s'installe à la terrasse du château pour contempler le lac de Neuchâtel, et il y retournera « lors de ces terribles quêtes », écrit-il à Jaccottet,

*d'où je revenais si souvent les mains vides, avec le non moins terrible sentiment qu'il en serait toujours ainsi. Ces haltes sur la terrasse représentaient un bref moment de rémission, un instant de « regard » pur de toute angoisse et de toute pensée, avant de reprendre une route sans merci.*⁵⁵

D'année en année, Roud revient sur cette « espèce d'extraordinaire voyage enivré et harassant » au cours duquel il a vécu « puissamment »⁵⁶. En 1924, il note de nouveaux souvenirs : « À Grandcour j'achetai du sucre hollandais ; près de Missy une paysanne m'offrit une place sur son char. Les peupliers de Saint-Aubin baignaient dans un azur à jamais perdu. »⁵⁷ En 1926, il se rappelle « C[ombremont] éclairé par dessous, les chants des jeunes hommes noirs et rouges autour des brasiers de Bengale »⁵⁸. Et en 1928, alors qu'il soigne à Leysin une maladie pulmonaire, le doute ne lui est plus permis :

*Cette vie de quatre jours au long des routes, c'est ma vraie vie, j'en suis persuadé. [...] Mon être poétique, ce n'est pas ce malade couché parmi Dante, Claudel, Valéry, c'est le vagabond à la nuit tombante, les dents plantées dans un pain froid, qui tremble de joie et d'angoisse devant la ténèbre commençante.*⁵⁹

48 Note [1963], *Journal*, t. 2, *op. cit.*, p. 242.

49 *Campagne perdue*, *Écrits*, t. 3, Lausanne, Bibliothèque des Arts, 1978, p. 146.

50 Entretien radio avec Gérard Valbert, juillet 1968, *Entretiens*, *op. cit.*, p. 94.

51 « Les écrivains romands et Paris », *Gazette de Lausanne*, 17 septembre 1949.

52 « Présences à Port-des-Prés », *Air de la solitude*, *Écrits*, t. 2, *op. cit.*, p. 78.

53 Lettre du 7 octobre 1931 à Mermod.

54 Note [1916], *Journal*, t. 1, *op. cit.*, pp. 41-42 pour cette citation et les suivantes.

55 Lettre du 4 mai 1957, *CJR*, p. 255.

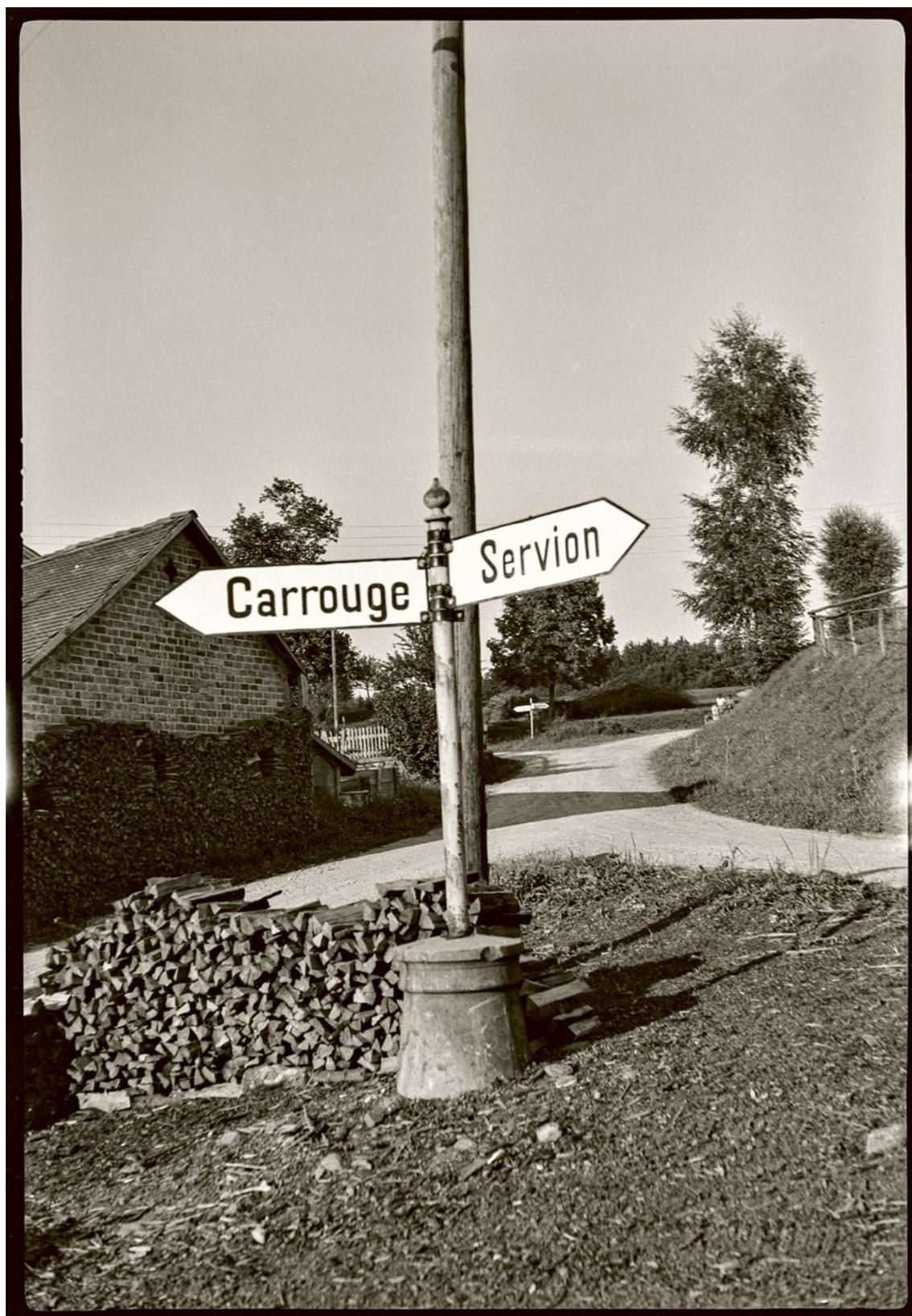
56 Note du 4 mars 1923, *Journal*, t. 1, *op. cit.*, p. 143.

57 Note du 15 août 1924, *ibid.*, p. 180.

58 Note du 3 août 1926, *ibid.*, p. 200.

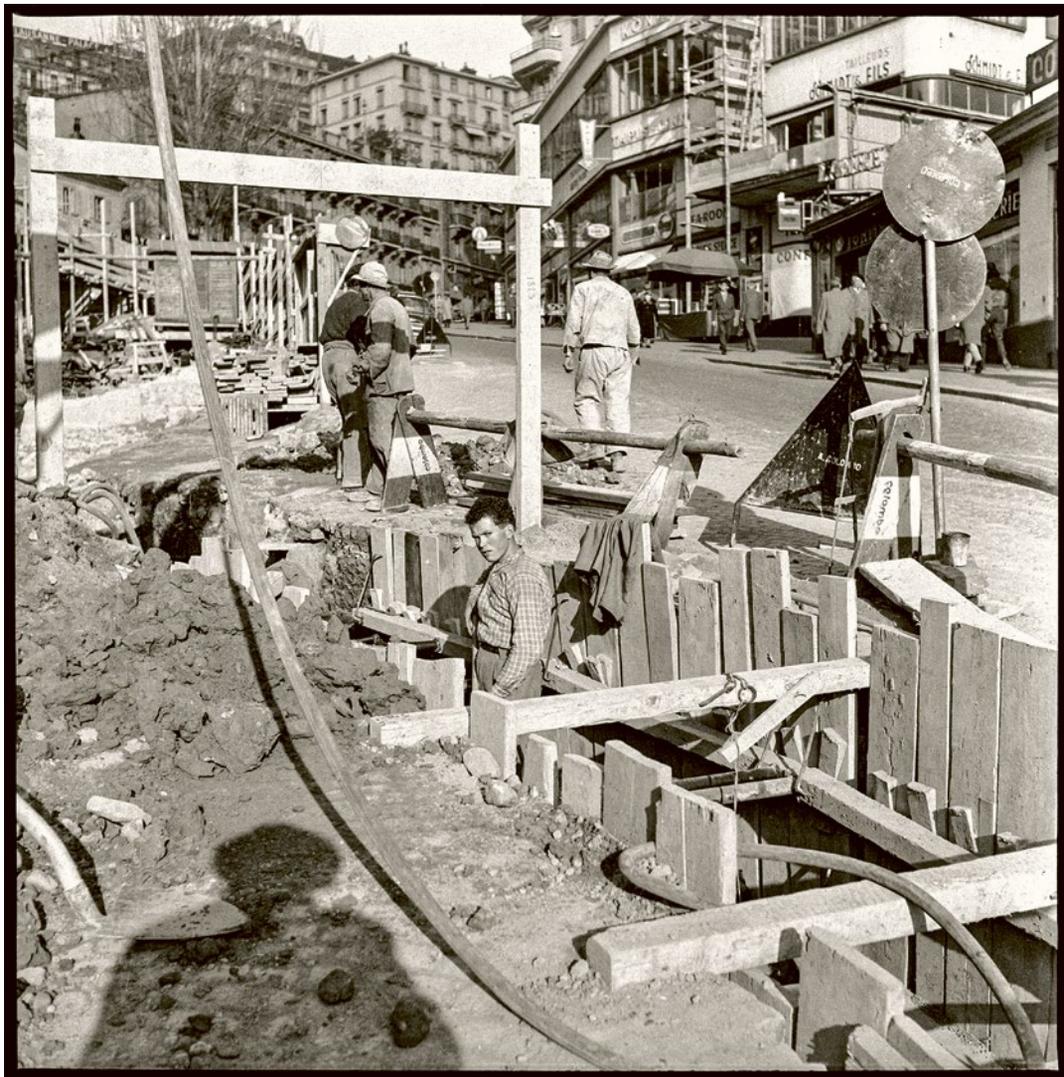
59 Note [été 1928], *ibid.*, p. 225.

Échappées



De Gustave Roud, on connaît désormais bien les photographies prises dans ce Jorat tant aimé, qu'il n'a jamais cessé d'arpenter. Un arbre, un chemin, le moutonnement des collines dessinent les lignes de ces clichés aux cadrages très soignés. Mais on connaît peut-être moins son intérêt pour d'autres espaces: la ville, Lavaux, le lac qu'il immortalise à

différentes reprises, au gré des occasions et des changements de saison, et qui forment comme un contrepoint aux photographies qu'il ramène de ses rares voyages. Alors que Roud, touriste dans cette Europe inconnue, sans doute aussi émerveillé qu'intimidé, cadre les imposants monuments auxquels il a longuement rêvé, ou fixe sur la pellicule les visages rayonnants



d'amis enfin retrouvés, comme en témoignent les images qui accompagnent les pages de Bruno Pellegrino, le Roud flâneur se laisse surprendre par la rencontre insolite – un marché aux fleurs dans les rues passantes de Lausanne, le regard clair et franc d'un jeune ouvrier, les enseignes lumineuses qui éclatent sur le fond noir de la nuit. Il capte les scènes ordinaires des

travaux de la campagne dont il saisit la beauté étrange, et restitue le bouleversement des saisons, dans un Lavaux blanc, paré des fleurs du premier printemps. À bord d'un bateau ou d'une automobile, le photographe cherche encore à rendre le mouvement, la vitesse, transformant son trajet en véritable expérience esthétique.







Faites passer...

JEAN PROD'HOM

J'ai longtemps cherché dans l'œuvre de Gustave Roud les traces du paradis dispersé sur la terre, dont il dit après Novalis avoir eu le pressentiment. En vain. Ni son admirable prose ni ses tableaux de moissonneurs fauves sur fond de campagne bleue ne m'en ont fourni la clé; ils m'en ont plutôt détourné. Pourtant, les livres du poète de Carrouge, avec lequel je partage un pays que j'aime et dont j'entraperçois chaque jour la secrète beauté, ne m'ont jamais tout à fait quitté; je les ouvre périodiquement, comme ceux d'un voisin dont on aurait deviné l'infinie tristesse, le courage et, pourquoi ne pas le dire, la grandeur d'âme.

Jusqu'au jour pas si lointain où l'un de ses textes m'a littéralement ensorcelé, un texte qui ne m'était pas inconnu, mais que j'ai lu soudain avec un étrange bonheur, proche de celui que j'avais éprouvé à la lecture du *Grand Meaulnes* et de certaines fictions de Borges. J'y ai trouvé le compte rendu fidèle d'une expérience qui non seulement faisait écho à la mienne, mais qui m'invitait à renouveler profondément la signification de la formule de Novalis, rabâchée comme un mantra par le poète lui-même et ses commentateurs.

Il s'agit d'une courte prose intitulée « Récit », publiée dans *Aujourd'hui* en 1931 et reprise avec quelques corrections en 1945 dans *Air de la solitude*. Le poète y relate une traversée du Jorat qui le conduit, après avoir brassé la neige et croisé des fantômes, après s'être égaré dans un bois tandis que la nuit tombe, aux abords d'un village plongé dans l'obscurité, qu'il aurait dû reconnaître, mais qu'il ne reconnaît pas, ni l'arche du pont de grange, la haute église, l'auberge, les deux salles à boire, ni l'air sifflé par un homme pressé ni les visages dans la rue faiblement éclairée.

L'étrange fait contagion et le poète se mêle au cortège des villageois; ils se rendent ensemble dans la grande salle où a lieu la fête paroissiale, une fête qui est bien plus qu'une fête et que le poète recompose en aboutant ses chants, ses blancs, ses coups de théâtre, ses suspens. Autant d'éclats qui remuent dans une nuit surnaturelle, une nuit qui a la fraîcheur du premier matin et la gravité du jugement dernier, dans laquelle coexistent l'amour et la rixe, les bruits de chaîne et le froissement de la neige molle, la blouse paysanne et le gilet de soie.

C'est à ce texte que j'ai songé l'autre jour alors que je revenais d'Yvonand par le Vallon des Vaux, sans carte, perdu dans ce pays oublié des hommes et de l'histoire, qui s'étend, à l'écart des grandes collectrices, du lac de Neuchâtel à Villars-le-Comte, Neyruz et Thierrens. C'est à ce récit que j'ai songé lorsque, fatigué, désorienté, j'ai aperçu quelques toits sous le ciel bleu, serrés entre les plis des collines et un bouquet d'arbres, non loin de sources sans nom.

J'étais aux abords de l'un de ces villages que je croyais connaître – Molondin, Démoret, Champtauraux –, égaré dans la campagne comme cet homme dans la ville *qui a passé d'une rue à l'autre sans le savoir, en traversant le dédale d'escaliers,*

de corridors, de cours intérieures, de bureaux, d'ateliers qui les sépare, se tient sur le seuil d'une porte rouverte, ayant devant lui un spectacle cent fois contemplé d'architectures, de voitures et de passants – mais qu'il ne reconnaît pas. L'espace d'une seconde, il est vraiment perdu.

La suite de mon dimanche fut pareille à cette seconde, précipité au cœur d'une réalité qui devait m'être familière, mais qui de n'être ni cherchée ni trouvée se para des couleurs du surnaturel. Les alentours et le village avaient un mystérieux air de fête, tous les rideaux du jour et de la campagne avaient été tirés, les portes et les fenêtres étaient grandes ouvertes et les haies ne faisaient plus obstacle au vent. Il y avait près du pont de grange, entre la maison carrée et l'auberge un vieil homme et un enfant, ils étaient assis sur un banc à côté de la fontaine. Les cours de ferme étaient désertes, c'était l'heure creuse du dimanche paysan, l'heure où les choses rechignent à passer, où les êtres se reposent et s'attardent, attendant je ne sais quoi dans un faux pli du temps.

Inutile d'ouvrir un atlas pour donner un nom à ce village qui commence comme vingt autres par une haute église et finit par une auberge. Vous ne le retrouverez pas, même si je vous dis que l'escalier de l'auberge aux volets clos est à double rampe et que, sous les fenêtres, il y a deux barrières de fer où, du temps de Gustave Roud, les dragons attachaient leurs chevaux les dimanches après-midi.

Je ne sais ni quand ni comment je suis rentré au Riau, je ne me souviens pas non plus du chemin que j'ai emprunté pour me retrouver dans cette réalité seconde, pâle, différée, faite de cartes et de légendes dont nous, humains, ne pouvons nous passer si nous voulons prolonger nos jours sur terre, et goûter encore, au détour de nos pérégrinations, dans une espèce d'urgence et de vacance, à ces fêtes et à ces mystérieux dimanches.

–

Installé dans le Jorat depuis une trentaine d'années, Jean Prod'hom est l'auteur de plusieurs textes, dont un récit de voyage dans la région des Trois-Lacs, *Novembre*, paru en 2018 aux Éditions d'autre part. Né à Lausanne en 1955, il a longtemps enseigné au Mont-sur-Lausanne. Il anime le blog lesmarges.net.

La terre de mon père

BLAISE HOFMANN

Voilà près de vingt ans que nous n'avions plus voyagé tous les cinq ainsi, dans le même break Peugeot. L'un de mes frères conduit, il revient d'une séance avec des éleveurs en rogne contre le loup, il est Inspecteur cantonal de la chasse ; mon père ne dit pas ce qu'il pense (ces prédateurs n'ont rien à faire ici !), peut-être parce qu'il se remet lentement d'un « accident de travail » (il a septante-neuf ans) : le godet en acier d'un tracteur lui est tombé sur la tête. Alors que mon autre frère vérifie sur son smartphone qu'il a bien son pass Covid (on est le 15 septembre 2021), ma mère se cramponne à la poignée, elle déteste la route de Berne.

Le parking de la « grande salle » de Carrouge est archiplein. Nous devons être les derniers. Le spectacle commence dans quelques minutes. Salle comble. Moyenne d'âge, soixante-sept ans. Décor sommaire : bottes de paille, boille à lait, sacs de grains, faux, radio, téléphone fixe et bouteille de gnôle.

Nous sommes assis sur des chaises qu'il faudra empiler par colonne de dix à la fin du spectacle. Nous nous trouvons à deux cents mètres du « Sentier Gustave Roud », qui se pratique après avoir téléchargé des lectures inédites via un code QR ; à deux cents mètres également de la ferme qui a abrité le poète jusqu'à sa mort, du banc de bois sur lequel il aimait s'installer le soir venu, comme le faisaient mes grands-parents maternels, paysans à Vulliens, le village voisin de Carrouge.

Il est temps de mettre notre téléphone en mode avion, « La terre de mon père » va commencer, le spectacle sera suivi d'une discussion avec l'acteur principal, Pierre-André Schütz, ancien agriculteur, ancien aumônier, venu au secours de dizaines de familles paysannes en proie à la dépression, au suicide. Mon voisin de siège le dit « meilleur aumônier que paysan », qu'importe, « le gros Schütz » campe ce soir un personnage, Maurice Cherpillod, patriarche bourru qui refuse de vendre un champ pour permettre à son fils de développer un commerce de poulets, et ainsi (peut-être) sauver le domaine.

Nous assistons à une représentation sans romantisme ni nostalgie, loin du « paradis perdu » dont parle le poète. Nous nous trouvons à deux kilomètres de la ferme où vivait le véritable Olivier Cherpillod, qui a inspiré l'« Aimé » de *l'Essai pour un paradis*, à deux kilomètres aussi de la ferme du neveu d'Olivier, Fernand Cherpillod, à qui Gustave Roud dédie *Pour un moissonneur* ; on trouve dans la dernière édition de ce texte un portrait noir-blanc qui ne révèle pas les yeux bleus et le torse nu « fauve » dudit Fernand, on distingue néanmoins ses bras noueux, ses « mains vivantes » avec « la longue veine du sang nouveau ».

Il faut imaginer le poète flâner, avec son vieux costume-cravate, sa sacoche de cuir en bandoulière, son petit carnet pour consigner des observations. Il se sent un peu seul. Marginal. Oisif. Il remue des lèvres en marchant, apostrophe

les moineaux, les coquelicots, et soudain, voilà Cherpillod, il est très occupé, ce n'est vraiment pas le moment de faire une pause, pire, une promenade. Sacré poète, va.

Sur scène, le père Cherpillod s'emporte : quoi ?, vendre un champ ?, et puis quoi encore ! Il manque d'assommer son fils avec un balai, le fils se casse, l'épouse craque, le père se retrouve seul et s'en veut.

Il faudrait imaginer le poète s'asseoir à sa table. Il accepte un verre de vin. Il parle de ce qu'il a vu en suivant le cours de la rivière qui porte le nom du village, il parle d'un monde de vent, de graminées, de lumière, un « pays éternel »...

Le père Cherpillod lui coupe la parole, car sa réalité à lui est au bord de la faillite, à cause du prix du lait et du blé, des votations sur les pesticides, des importations, des grandes surfaces, de toute cette paperasse !

Le poète pose une main sur son épaule, il parle étrangement, en ouvrant à peine la bouche, mais il dit de belles choses sur les plantes qui poussent au bord des champs. Il dit son amour de la terre, du ciel, la tentative de saisir par les mots les charmes de la nature et des hommes qui la travaillent.

Le père Cherpillod, lui, avoue n'avoir jamais terminé un seul de ses livres ; il est malgré tout fier d'en posséder un sur l'étagère de son salon, avec une gentille dédicace. Le poète n'est « pas du même monde », il écrit « des textes pas évidents », mais il fait du bien aux moissonneurs, aux faucheurs, aux laboureurs, il les élève, les sacralise, il rend aux paysans cette dignité qui leur fait tant défaut aujourd'hui. Il glorifie la terre de ses aïeux, la terre de son père, la terre de ses frères, la terre de sa mère.

—

Né à Morges en 1978, Blaise Hofmann a reçu le prix Nicolas-Bouvier 2008 au festival des Étonnants voyageurs de Saint-Malo pour *Estive*. Auteur de romans, de récits de voyage, mais aussi de littérature jeunesse et de pièces pour la scène, il a été l'un de deux librettistes de la Fête des Vignerons 2019.

Paysages rebelles

pour Stéphane Pétermann

DANIEL DE ROULET

D'Oulens à Éclagnens
je suis la trace du poète marcheur.
J'espère rencontrer comme lui, *caressé par le vent,*
un moissonneur qui dort dans l'herbe flétrie.
Mais sur le chemin longeant le Talent vers le nord,
c'est autre chose que je rencontre.
Sur mon sentier de randonneur,
est cachée sous les chênes une station d'épuration,
une STEP malodorante et sale.

D'Éclagnens à Goumoens-la-Ville
je guette, comme le poète photographe,
une campagne pas encore perdue
et *les jeunes gens nus et forts*
qui ont posé pour ses plus érotiques cadrages.
Mais je ne trouve qu'une prairie tondu ras,
DOMAINE DU BRÉSIL, golf club, avec restaurant
ouvert au public sous certaines conditions.

De Goumoens-la-Ville à Penthérez
serpente encore le chemin du poète voyageur,
hostile à toute *mystique de l'Alpe,*
qui vante, comme moi, la marche en plaine.
Lui s'étonne :
un moissonneur nu dort sur le banc du jardin,
tandis que je ne découvre qu'un champ boueux,
garni de citernes à purin abandonnées,
et de machines agricoles rouillées.

De Penthérez à Villars-le-Terroir
J'attends avec le prince des randonneurs,
le poème qu'un pas solitaire suscite et scande
sous la treille du ciel
Rien ne vient,
sauf, sur une pancarte métallique :
Le TERRAIN DE PÉTANQUE se trouve à un kilomètre.

De Villars-le-Terroir à Oulens
le poète annonce après
les longs champs de moissons drues et droites,
partout des laboureurs, des herseurs arrêtés.
Comme lui je retourne vers le sud,
sans jamais renier le rythme de la marche,
les hasards, les rêveries, la fatigue
et les *visions d'aube qui renouvellent le monde,*
mais je ne croise personne.

Pour le poète premier lieutenant
qui dit ailleurs son allégresse
née de l'unisson obtenu par deux cents hommes
que soude une fanfare éclatante,
ce retour signifie
un *cercle magique refermé.*
Pour moi, qui ne veux que continuer mon chemin,
il me faut passer sur un pont d'autoroute,
franchir un rond-point, enjamber quelques carrefours, pour
voir enfin ce qu'il reste du Mormont.

Le poète marcheur n'en mentionne rien d'autre
que sa couleur jaune de roche pulvérisée.
Il a cueilli *sur son soubassement*
un bouquet d'œillets roses refleuris.

Après lui son disciple Chessex y croise
un épervier, une buse
et le *gras corbeau qui luit dans le sainfoin.*
En s'approchant du Mormont, il croit traverser
une espèce de Moyen Âge
en gagnant le sommet dégarni du mont.
Et de là-haut il contemple
le pays qui se couche jusqu'au pied du Jura violet.

Après lui, Galland sait y voir
la garrigue sécharde du piémont jurassien,
tressillante de levrauts, de chevreuils et de sangliers,
fleurie d'anémones pulsatilles
et d'orchidées entre les bancs de roches.

Après lui, Jaccottet s'écrie :
J'avancerais vraiment moins comme un vagabond
ou un promeneur qu'à la façon d'un pèlerin
pour qui la marche est une tâche sacrée.

Mais que reste-t-il du Mormont après tant de poètes ?
Et de ces lieux qu'ils disent
paysages étrangement devenus notre propre chair ?
Il reste ce qu'un cimentier a bien voulu abandonner :
des masses de gravats,
les trous de la dynamite et des marteaux-piqueurs,
une montagne saccagée par les bulldozers.

hommages

Après la disparition des
moissonneurs aux épaules luisantes,
après les prolétaires, *tristes Italiens*, a surgi
une jeunesse qui défend la colline
contre les maquereaux du béton.

Cette jeunesse prolonge d'abord
la tremblante parole de la lignée des poètes :
Gustave Roud, Jacques Chessex,
Bertil Galland, Phillippe Jaccottet.
Elle continue par des mots colorés et des calicots.
Elle imite les phrases de la science pour dire
les orchidées de la biodiversité,
et même les éperviers et les buses.
Elle campe sur place,
yes we camp!
Elle décrète que la colline des orchidées
est zone à défendre.
Elle assure que ces paysages sont notre chair,
elle crie *ni Dieu, ni maître, ni béton*.

Et comme personne ne veut entendre
ces mots des poètes, répétés par la jeunesse,
celle-ci s'enflamme.

Les cimentiers ricanent,
l'État est à leur côté.
Cent cinquante rambos en furie
enfoncent les barricades, arrachent les tentes,
piétinent les cantines, écrasent les orchidées.
Sur le Mormont je vois alors fumer
les gaz lacrymogènes et une rage
impossible à négocier.

Quand les bulldozers
s'en prennent à nos paysages,
l'action directe complète
la leçon du poète.

20 avril 2021

Daniel de Roulet, né à Genève en 1944, a d'abord été architecte et informaticien avant de se consacrer entièrement à l'écriture. Lauréat de nombreuses distinctions littéraires, dont le prix Michel-Dentan 1994 pour *Virtuellement vôtre!*, il a publié une trentaine de récits, romans et essais en Suisse comme en France.

Sur une photographie de Gustave Roud

LE CHOIX D'ANTOINE DE BAECQUE



Paysage du Jorat, 1935-1955, © Fonds photographique Gustave Roud/Subilia, BCUL, AAGR

Trois petits êtres marchant, trois femmes allant devisant le long d'une route, dans un petit coin de l'image, laissant tout l'espace au paysage et au ciel. C'est l'été, l'air est doux, les rayons d'un soleil rasant dorent l'herbe, les frondaisons et le gros flocon nuageux, irisant l'horizon et laissant dans l'image l'impression d'un astre au couchant.

C'est la plaine à Gustave, soit la montagne à Roud, c'est-à-dire ni plate comme une plaine ni oblique comme une montagne, un univers en pente douce, ce pays du Jorat qu'il définit ainsi: « Notre monde sera, si vous le voulez, ce pays presque inconnu qui monte du Léman vers le nord et touche d'autres lacs, [...] une colline que des milliers d'années ont conduite à une forme parfaite, et qui tendrement touche le ciel de sa lèvre d'herbe grasse. »

Ces champs civilisés, ces arbres en majesté, cette tendresse de paysage, on aimerait les partager avec les trois inconnues. Leur marche trace une ligne d'harmonie, laissant aux trois quarts du ciel le soin d'ouvrir l'espace, déployé dans sa douceur sereine. Ça circule entre elles: un rythme relâché qui les tient presque exactement dans le même pas, pied gauche devant dans une synchronisation parfaite. Le trio se parle, échange, s'écoute, réuni également par les blouses et tabliers; on les sent bien ensemble, comme si elles illustraient une autre maxime du *Petit traité de la marche en plaine*: « Si vous avez quelque ami proche dont le pas au vôtre s'accorde, n'hésitez pas. Il y a des moments difficiles où sa présence (toujours agréable) deviendra

précieuse. De façon générale, elle influe profondément sur votre attitude corporelle et spirituelle. Il y a presque toujours un échange très complexe, de délicates interférences. »

On ne sait ni depuis quand elles marchent, ni combien de temps, encore, elles vont le faire. Elles sont en route, promenade, balade, itinéraire de travail, tout est possible. Au long de la route, elles croisent des beautés qu'elles ne voient plus, impressionnées naturellement en leurs regards, qui n'ont plus besoin de déchiffrer ce plateau légèrement vallonné, comme si tout ce que pouvaient ressentir ces trois femmes était déjà entré en elles, par une sorte d'infusion sensuelle et familière.

Voici donc la manière dont le Jorat se laisse arpenter, matelas de moraine et sommier de molasse où dorment les herbes sages, plantés d'arbres vert tendre ou sombres; le manifeste visuel d'une dérive où la présence humaine, finalement, compte moins que la nature. Tout est ici sans tension ni péché, comme un paradis *in situ*.

— Né en 1962, Antoine de Baecque est historien, critique de cinéma et éditeur. Rédacteur en chef des *Cahiers du cinéma* de 1996 à 1998, puis des pages culture du quotidien *Libération* de 2001 à 2006, il est enseignant à l'École normale supérieure, à Paris, en tant qu'historien du cinéma. Spécialiste de l'histoire culturelle du XVIII^e siècle, il a aussi consacré plusieurs ouvrages à la marche, qu'il pratique assidûment, notamment une *Histoire de la marche* en 2019 (Pocket).



Association des amis de
Gustave Roud

Aider, soutenir, participer Si vous souhaitez soutenir nos actions ou apporter une contribution à l'œuvre du poète, rejoignez notre association par le biais du site internet : www.gustave-roud.ch ou en nous écrivant à l'adresse suivante : **Association des amis de Gustave Roud, CH – 1084 Carrouge (VD)**. La cotisation est de CHF 45.– par année.